

Spécial Félibrige

et Acamp 1990 de la Mantenènço del Felibrige en Lengadoc



Oudilo RIO, Reino dou Felibrige (1983-1990) Felibresso Majouralo

BULLETIN DU GROUPE DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES DU CLERMONTAIS

(Revue culturelle de la Moyenne Vallée de l'Hérault) - Avril-Juillet 1991

15^e année de la revue - 18^e du G.R.E.C. - 25^e de la fondation du Club d'Archéologie du Lucéo

LE COSTUME LANGUEDOCIEN

“Riche de son passé, fier de sa langue, le Languedoc, surtout le Bas-Languedoc, n’a guère conservé de costumes. Nous avons peu de documents fidèles sur les vieux costumes, sauf le cas de parures transmises de mère en fille et les collections des Musées du terroir”, ainsi nous parle Charles Brun, dans son étude sur le costume régionaliste.

Les habits que des arrière-grand’mères ont portés et dont l’origine remonte pour quelques-uns à deux ou trois siècles, se sont perfectionnés peu à peu. Ils ont obéi à des lois secrètes d’harmonie, sans que ceux qui ont aidé à leur évolution en aient eu conscience. Tout ce qui vit évolue. La mode est changeante, cette règle s’applique à toutes les régions, même à la Provence.

Le costume féminin en Languedoc, et plus particulièrement à Montpellier, porté par une classe de la société aisée, était riche et même somptueux ; casaquin ajusté, à basques avec engageantes de fines dentelles, jupes à trois pans amples, de faille de soie ou de satin, ornées de volants de dentelles noués ou de chenilles de soie, avec sous-jupes à laquelle était cousu l’étroit galon à franges serrées, appelé “balayeuse”.

Le bonnet était de dentelles, à triple rang de Valenciennes empesées, ou simplement de tulle très fin. De larges rubans de couleur noués en mentonnières ou descendant de chaque côté du visage.



Coiffa de Griseta. La “Carlota”, 1832 (auteur inconnu).



Le portrait de “Dona Marioun, bonne vieille femme du peuple”, 1870, par Edouard Etienne Marsal 1845-1929.

Les bijoux étaient en or ; “la coulana” chaîne en or à cinq tours, croix d’or “la Jeannette”, les broches rehaussant de leur richesse la blancheur de la chapelle étroite, qui, au contraire de la mode provençale, bordait le corsage de plusieurs rangs de fines dentelles.

Les mitaines étaient de soie noire.

Pour la promenade, la Montpelliéraine portait, en été, le grand chapeau noir de paille d’Italie, à petite calotte, à bords souples, posé sur le bonnet ou la coiffe.

Mais à côté de ces dames habillées à la française, les “clapassières” portaient aussi, pour leurs travaux ménagers, des matelotes, sortes de gilets féminins ajustés, les jupons matelassés semblables aux jupons des Comtadines, quoique les couleurs en paraissent plus foncées, vieux rouge brique, bruns, marron, prune.

Le bonnet de piqué blanc avec passe, sans dentelles. Il semble même que des robes de mariage aient été confectionnées en piqué blanc matelassé d’une richesse inouïe de dessins formés par piqûres entrelacées, d’une merveilleuse richesse.

Vers 1830, un type de costume féminin plus allégé, plus facile à porter, plus accessible aussi à toutes les classes de la société, paraît avoir la faveur des femmes, surtout des jeunes de cette époque. C’est la “Griseta”.

La grisette est la jeune fille de modeste condition. Elle portait le madras, foulard de soie, noué sur le sommet de la tête à la façon des femmes antillaises, avec le caraco et le tablier à ramages pour ses travaux journaliers.

Peu à peu, les vêtements de la grisette sont devenus plus élégants - Marsal la fait revivre dans "Las Carrieras daù Clapas".

Un auteur de l'époque la dépeint ainsi : "Griseta tant simpleta - tant frianda embé tas cadenas d'or - toun claviè que balança sus toun mantaù de seda negra.

Bola cantà las amouretas
De nostas jouinas filhetas
S'agis aici de manidas
Adraiadas e poulidas
Quan la taia facha au tour
Un mourre fach per l'amour
Que toujours ben ensengadas
Soun pus lindas, pus paradadas
Emmé un simple casaquin
Que d'Indièna ou de bazin
Que las damas abilhadas
De tül ou de trintrin
De mousselinas broudadas.

La "Griseta" de Montpellier est fine, vive, leste. Sa coiffe est en tulle ou mousseline avec un fond assez profond, brodé d'un motif central, avec une passe enserrant la tête, bordée de trois volants de dentelles ou plus souvent de tulles terminés d'une fine Valenciennes. Ceux-ci sont légèrement empestés et dégagent le visage, l'entourant d'une vaporeuse auréole blanche, un nœud de velours noir est appliqué sur la passe, les pans resserrent celle-ci pour venir se nouer sur la nuque.

La coiffe se porte sur un bandeau de toile ou de piqué blanc posé à plat sur les cheveux et fortement serré par des cordons noués sur la tête.

Le bonnet est fixé par des épingles sur ce bandeau qui reste ainsi parfaitement maintenu.

Le corsage est fait, généralement, du même tissu que la jupe, et tient à celle-ci. Il est ajusté à la taille, sans trop, décolleté en pointe et à manches droites. La jupe est simple, ample, froncée à la taille et arrive jusqu'à la cheville. Le tissu est, soit en indienne fleurie, en faille, soit en soie gorge de pigeon.

Le clavier que la grisette accroche sur le côté droit de la jupe, par une large agrafe ciselée, véritable bijou, est en or ou en argent, fait de trois chaînes auxquelles sont suspendus le poinçon, les ciseaux et le dé, insignes des couturières. Le tablier est noir, étroit, en soie, noué par de larges rubans. Le châle est en dentelles en mousseline de soie, en cretonne avec guirlandes de fleurs de couleur. Il se porte fixé sur le corsage laissant la nuque dégagée, mais pas autant que la Provençale, et se croise sur la poitrine, laissant apparaître les trois rangs de dentelles qui bordent le corsage - la modestie - une fine croix d'or fixée autour du cou par un étroit velours noir ou plus souvent par un triple rang de chaînes d'or, agrémenté fort joliment le décolleté.

Les bas sont blancs, les chaussures noires sans talons, maintenues par des rubans fixés autour de la cheville.

Le grand châle cachemire ou de mousse de laine brodée de couleurs vives ou noir brodé au plumetis et pour l'été celui de grenadine à larges rayures multicolores, complète sa toilette.

Tout cet ensemble donne aux filles de chez nous, une grâce délicate et charmante.

Le costume masculin a lui aussi subi de nombreuses évolutions. Les hommes, comme les femmes de cette époque, s'habillaient différemment suivant leur mode de vie ou de travail : jaquette, lévite, culotte de soie, de drap ou d'alpaga, mais presque tous portaient le gilet, qui était parfois un accessoire vestimentaire d'une grande richesse et d'un magnifique travail - formes différentes, tissus variés - à plastrons brodés de couleurs ou perlés d'une riche variété "Bombets", à revers, dont le Fougau Mount-Pelieirenc, possède une magnifique collection.

Mais, peu à peu et sans pour cela abandonner le costume habillé à la mode de Paris, les hommes, surtout dans nos régions viticoles où les travailleurs de la terre sont nombreux, ont voulu aussi alléger leurs vêtements. Ils ont délaissé peu à peu la blouse de toile noire ou bleue, enjolivée sur les épaules, les manches et sur le devant, un délicat travail de piqués blanches. Ils ont adopté la chemise blanche, un petit ruban ou cordon noir, le "courdilet" serre le petit col étroit et se noue en petit nœud. La taiola (taillole) rouge ou noire enserre la taille. Gilet de velours ou de drap brun, culotte de peau de taupe ou de velours, l'hiver, de coutil l'été, assez étroite, leur laissent une entière liberté de mouvement. Des guêtres de toile écru recouvrant le dessus de la chaussure. La forte sandale de toile se porte pendant les saisons chaudes. Le large chapeau de paille ou de feutre complète la tenue du "travallhadou" languedocien.



Photo Studio Desprats, Montpellier, "Portraitiste".

Le monument à la gloire de Planchon, dans le square de la gare à Montpellier, représente un vigneron dont le costume est celui que nous avons décrit.

Pour arriver à ce qui nous intéresse - redonner la vie au costume - il faut, en nous inspirant des costumes anciens, créer ou développer le goût d'un costume régional qui puisse être d'un usage courant et dont on demandera l'exécution à l'artisanat rural. Ici les promoteurs retrouvent les principes mêmes de la doctrine régionaliste : appel à la tradition, interprétation de cette tradition, adaptation aux exigences de la vie moderne. On comprend que cette adaptation demande une foi et une délicatesse profondes.

C'est encore Charles Brun qui parle : *"Recréer de nos jours, un costume se rapprochant au maximum de celui que portaient nos aïeux, paraît une chose relativement facile"*.

Avec des capitaux, nous pourrions arriver à retrouver des artistes qui feraient renaître de vieux dessins, de vieux coloris, des formes d'autrefois.

Mais tout ce travail sera nul, si celui ou celle qui portera le costume, n'a pas la foi, s'il n'a pas au fond du cœur l'amour du passé, s'il n'accorde pas au vêtement des ancêtres une valeur sentimentale et s'il ne les revêt les jours de fête avec la gravité et la dévotion nécessaires."

"Revêtir le costume de son pays, c'est incarner un symbole et porter un drapeau", disait M. Tuby, qui dirigeait l'Académie Provençale.

Qu'importe, s'il est plus ou moins riche qu'un autre, plus ou moins seyant, c'est avec orgueil qu'il faut le revêtir. Il faut l'inviter à nos fêtes de familles, à nos réunions - jeunes ou vieux - il faut nous réunir pour le faire aimer, l'imposer et le faire respecter.

Un vieil auteur disait :

"L'étude et la recherche de la tradition est le terrain d'union le plus large".

Plus il y a de changement à constater ou à craindre dans notre vie actuelle, plus il faut nous accrocher à ces traditions ou à ces coutumes.

Souriantes ou sérieuses, ces traditions nous permettront de rester nous-mêmes - et de nous retrouver au milieu du monde qui paraît avoir perdu son équilibre.

Ces survivances du passé, ces usages, l'amour jamais comblé de ces coutumes, de ces traditions, sont une force pour un être, pour une famille, comme pour un Pays.

Aidons-nous à développer cette force.

Marie-Louise Rolland
Maîtresse d'œuvre du Félibrige
Cigale d'argent



Madame Marie-Louise Rolland, Conservateur du Fougau Mount-Pelleirenc, Secrétaire de l'Escola dau Parage de Mountpeliè devant l'urne de Peyrottes au "Fougau" de Montpellier (photo. J. Belot, 1990).

Nous remercions vivement pour leur précieux concours : - Serge Houiste, auteur de l'article "La coiffe de la Grossette de Montpellier de la Garriga Langadouciàna", dans la revue "Folklore de France", n° 225 - 1990/3 13 à 22. (article que vous recommandons vivement !).

- Roger Bec, président de la "Garriga Langadouciàna" pour leur extrême obligeance,

et tous les membres du Parage et de la Garriga pour leur amitié jamais démentie.

J. Belot